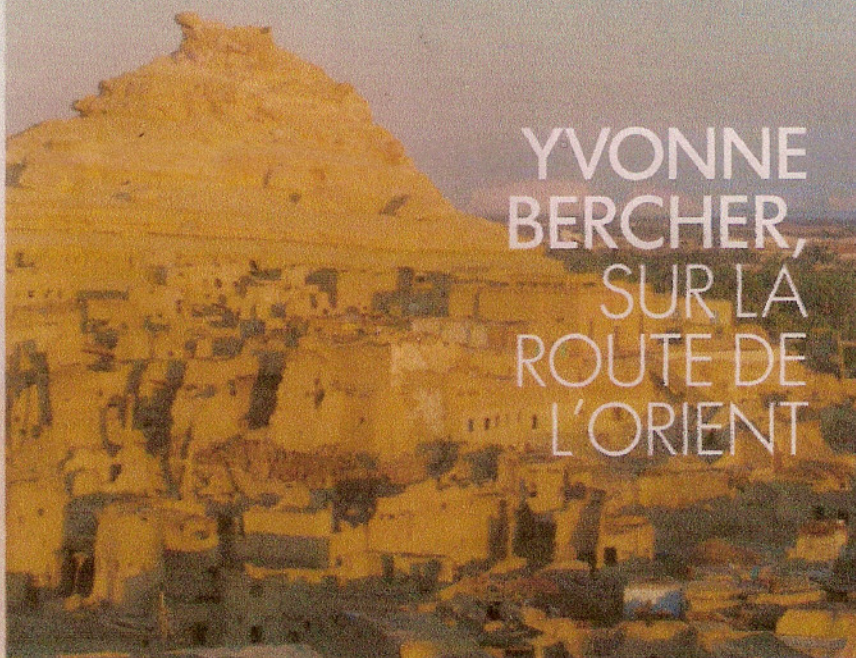


INTERVIEW ELLE SUISSE

Siva, Egypte, dans le désert libyque à 6 h du matin. Village de Siva. Lacs salés en arrière plan.

Photo prise au Caire en 2005.



YVONNE BERCHER, SUR LA ROUTE DE L'ORIENT



(suite de la page III)

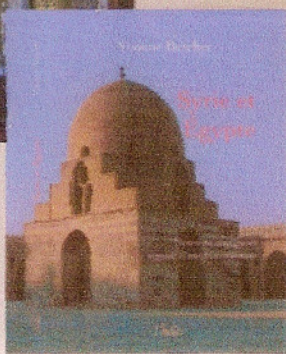
D'OÙ VIENT VOTRE INTÉRÊT POUR LES PAYS ARABES?

Peut-être de la maison familiale où j'ai grandi. J'étais entourée d'une ambiance très orientaliste.

Mon premier voyage au Maroc date de 1988, mais l'envie d'apprendre la langue arabe me titillait déjà depuis longtemps. Je me suis décidée après le Maroc. Je crois aussi qu'en tant qu'universitaire, j'étais frustrée de ne pas pouvoir lire cette écriture que je trouve très belle.

QU'EST-CE QUI VOUS A SÉDUIT DANS L'ORIENT?

Tout, mais la rencontre s'est faite progressivement. Mon premier voyage au Maroc était touristique. J'étais restée dans un circuit fermé, comme un hamster. Au début, j'ai été déstabilisée, car je ne connaissais ni la culture ni les codes sociaux. Mais ensuite je suis tombée amoureuse des parfums, des bruits et, bien sûr, des gens. Dans ces pays, les contacts humains sont plus spontanés, plus chaleureux et aussi plus subtils. En Occident, nous sommes des handicapés des relations humaines. Il manque la vivacité et la souplesse. Je me souviens, par exemple, d'avoir été littéralement prise en charge dans un bus local par les gens. J'étais avec mes deux enfants et le chauffeur a obligé un passager à se lever pour que je puisse m'asseoir. La dame à côté de moi a pris un de mes enfants sur ses genoux.



VOTRE LIVRE DONNE UNE VISION SÉRÈNE DE L'ORIENT, EN CONTRADICTION AVEC L'IMAGE HABITUELLE. Peut-être, mais je n'ai pas cherché à donner une vision quelle qu'elle soit, j'ai juste voulu raconter ce que je voyais. C'est ma vérité, mais il y en a d'autres. De toute façon, on ne peut pas appréhender le réel en se basant sur de grandes catégories, il faut aller voir sur place.

VOUS ÊTES ALLÉE JUSQU'À LA FRONTIÈRE IRAKIENNE. Oui, on entend toujours parler de l'Irak, mais je voulais me faire ma propre opinion. Il y avait seulement une barrière que j'ai passée pour voir ce qui

allait arriver. Le soldat en faction, en plein soleil par une température de 50°, m'a arrêtée et m'a demandé mon passeport. Il m'a conduite dans une petite cabane. Quand son supérieur est arrivé, il a vu que j'étais Suisse et il n'y a eu aucun problème. Il a seulement reporté mon identité sur un registre.

AVEZ-VOUS DE LA PEINE À RETROUVER VOTRE VIE À GENÈVE? Il y a toujours une certaine tristesse quand on revient. Ici, par exemple, tout est calme, il n'y a personne dans les rues, tandis qu'en Orient on est toujours sollicité. Là-bas, on vit avec la famille, les voisins, il n'y a pas le même respect paralysant de la sphère privée. Je suis contente de revenir, car j'ai ici des possibilités que je n'aurais pas en Orient.

QUAND AVEZ-VOUS PENSÉ À ÉCRIRE CE LIVRE? Au début, ma démarche visait plutôt à conquérir l'oubli. Je voulais garder une trace pour moi, mais aussi pour ma mère qui ne peut pas m'accompagner dans mes voyages. Je le regrette, car je sais qu'elle en ferait le meilleur. Ensuite, des amis m'ont convaincue de publier ce livre. C'est amusant, car en arabe, on utilise le même mot pour «rédiger» et «libérer».

Propos recueillis par
ODILE HABEL